

L'ancien testament et les circonstances actuelles

Autor(en): **Gautier, Lucien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **6 (1918)**

Heft 27

PDF erstellt am: **29.06.2024**

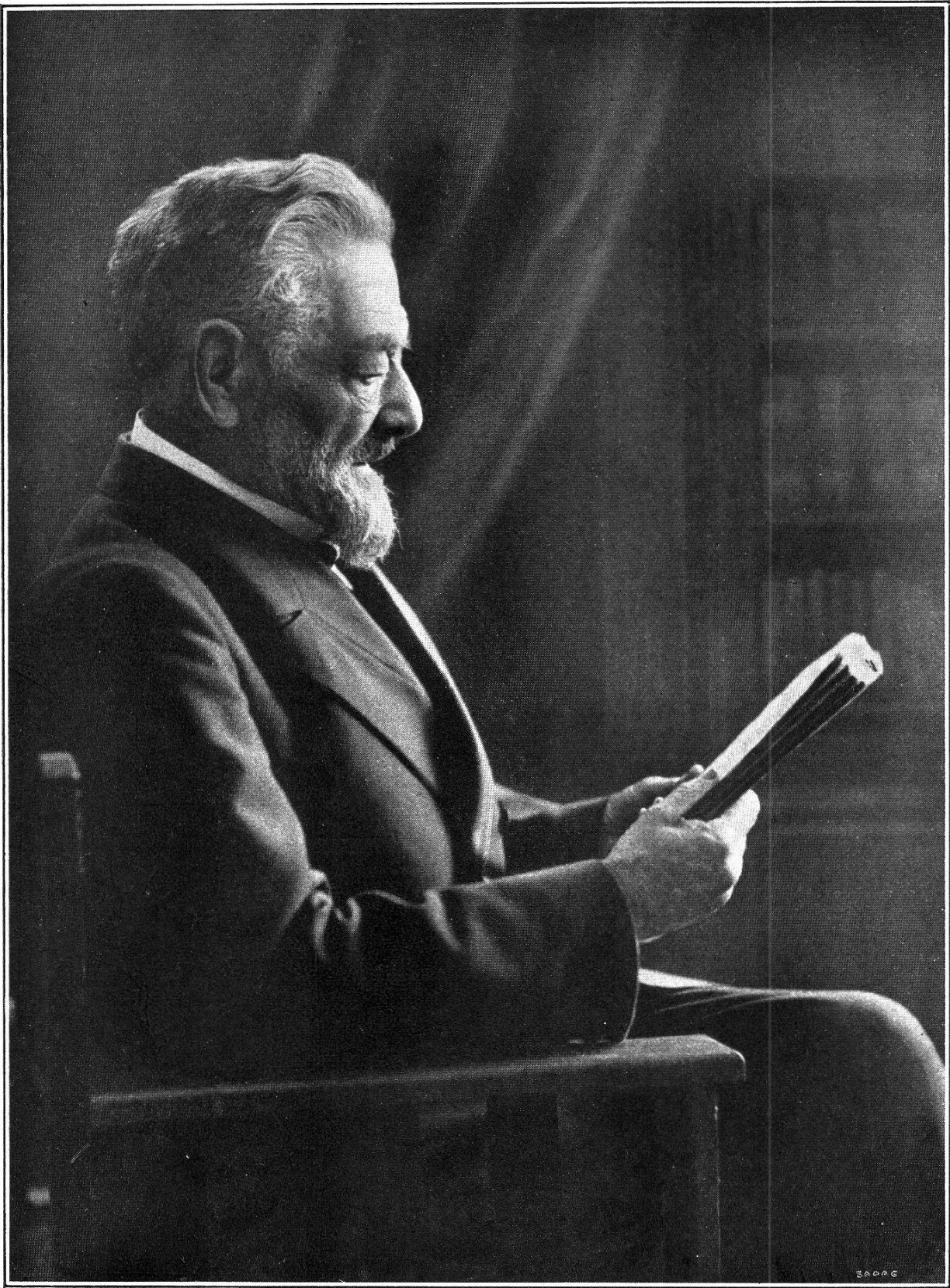
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



H. Villermé.

Hommage à M. le professeur Henri Vuilleumier

directeur de la « Revue de théologie et de philosophie » de 1879 à 1911

*à l'occasion de l'achèvement de son centième semestre d'enseignement
à l'Académie et à l'Université de Lausanne.*

L'ANCIEN TESTAMENT ET LES CIRCONSTANCES ACTUELLES

Dans notre jeunesse, les milieux chrétiens étaient accoutumés à admettre que toutes les notions religieuses contenues dans l'Ancien Testament étaient le fruit d'une révélation particulière, accordée par Dieu au peuple hébreu. Cette conception était fort répandue, et, même là où elle n'était pas professée explicitement, elle était tacitement adoptée. Il était inévitable qu'un pareil point de vue soulevât des problèmes non seulement du domaine intellectuel, mais aussi de l'ordre moral. Nous avons assisté depuis un demi-siècle environ à des controverses sans cesse renaissantes à ce propos. Ce qu'il faut noter, c'est que les difficultés sur le terrain de la connaissance, c'est-à-dire en matière d'histoire et d'archéologie, ont paru provoquer plus d'intérêt et ont fait naître des discussions plus serrées et plus abondantes que celles, — bien plus graves pourtant, — qui se rattachent aux questions capitales concernant Dieu et les principes fondamentaux de la religion et de la morale.

Heureusement on en est venu à concentrer le débat sur les points essentiels. Les dernières années écoulées, les années de guerre, ont fait comprendre à un cercle toujours plus étendu de chrétiens combien il est nécessaire de soumettre les conceptions traditionnelles à une revision rigoureuse. Je voudrais, dans ces

quelques pages, esquisser l'attitude qu'il me semble urgent de prendre à cet égard.

Dans une conférence publique faite à Lausanne en novembre 1916, j'ai été amené à aborder incidemment ce sujet et me suis exprimé comme suit :

« La guerre a ramené l'attention sur les annales du peuple d'Israël et sur les livres qui les rapportent. On s'est souvenu que, dans les pages de ces vieux documents, il était fréquemment question de conquêtes et de batailles, qu'un des qualificatifs habituels de Dieu était : « L'Éternel des armées », que trop souvent, même dans ces chants lyriques d'une si haute et si pure inspiration qu'on appelle les Psaumes, on rencontrait des imprécations, des cris de haine et de vengeance. Impressionnés par ces faits et par d'autres analogues, les uns se sont crus autorisés et même encouragés, comme par une voix d'en haut, à nourrir en eux-mêmes des sentiments d'animosité et à donner libre carrière aux plus véhémentes exécutions ; ceux-là ont fait fausse route. Les autres, froissés, révoltés même par de pareils excès, sentant l'abîme qui sépare cette attitude de celle que prêche l'Évangile, ont cru devoir jeter par-dessus bord tout ce passé israélite qui tient pourtant une si grande place dans l'Église chrétienne ; ceux-ci non plus n'ont pas vu juste. Ce qu'il faut reconnaître et proclamer, c'est que, dans l'Ancien Testament, deux courants se rencontrent, se mêlent et se combattent. L'un vient de la terre, et en porte la marque ; il est fait de passions humaines, d'instincts terrestres et matériels. L'autre vient de Dieu et conduit à Dieu. Du conflit de ces deux courants est sortie graduellement une œuvre magnifique : le prophétisme a fait entendre sa grande voix, un témoignage solennel a été rendu au Dieu miséricordieux et compatissant, au Dieu juste et saint, au Dieu qui aime et qui veut être aimé. Ce travail n'a pas été celui d'un jour, ni d'une génération, ni d'un siècle. Beaucoup de scories, attachées au métal précieux, ont dû être éliminées ; l'or pur a fini par se dégager, l'esprit a triomphé de la chair, le Père céleste a été révélé et l'homme de douleurs, que l'ancienne alliance avait pressenti, Jésus-Christ, couronnant l'œuvre prophétique, est venu servir, souffrir et mourir. »

Tel est, en résumé, le thème que je me propose de reprendre ici.

I

Les deux courants susmentionnés ont existé l'un et l'autre, et c'est dans ce sens que nous devons rectifier l'ancienne théorie,

rappelée au début de cet article et d'après laquelle tout élément religieux, rencontré dans l'Ancien Testament, faisait, quel qu'il fût, partie de la révélation divine en Israël. Il faut bien plutôt affirmer que le peuple hébreu a possédé, dès ses origines, un patrimoine de croyances religieuses qu'il partageait avec les peuples qui lui étaient apparentés par une origine commune et un développement analogue. La révélation ne trouve donc pas sa place au début de ce développement ; elle intervient, au cours même de l'histoire et dès les temps mosaïques, comme un correctif incessant, comme une puissance d'épuration et de réformation, se mettant fréquemment et forcément en contradiction avec les idées et les pratiques régnantes.

Nous qui sommes placés à l'autre extrémité de cette longue évolution, et qui saluons en Jésus-Christ l'épanouissement final de la révélation, par conséquent aussi la victoire décisive sur tels éléments religieux d'ordre inférieur conservés dans divers passages de l'Ancien Testament, nous avons le devoir d'opérer une sélection dans le champ des traditions d'Israël. C'est au nom de l'Évangile que nous devons procéder à ce travail, en prenant pour critère décisif non pas notre propre point de vue subjectif, mais la personne et la parole de Jésus.

Il faut renoncer à vouloir faire à toute force une synthèse des éléments disparates et même parfois opposés que nous rencontrons. Le Dieu que nous adorons n'est pas le résultat d'une combinaison de données empruntées à des sources de date et de provenance différentes. Il n'y a pas de compromis à effectuer entre des assertions incompatibles et dont la conciliation ne pourrait s'obtenir qu'au moyen d'équivoques ou d'à peu près. Notre Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, ne peut pas être défini de telle façon qu'il y ait moyen de lui attribuer certains caractères et certains actes que lui imputaient sans autre tels et tels personnages de l'ancienne alliance.

Nous ne songeons pas à prétendre qu'il y ait deux dieux dans la Bible : le Dieu d'Israël et le Dieu de l'Évangile. Jésus lui-même s'élèverait contre une semblable assertion. En s'adressant au Père céleste et en apprenant à ses disciples à le servir comme le Dieu de la miséricorde, il n'a nullement entendu se séparer de son peuple, abandonner le Dieu de ses pères et lui substituer une nouvelle divinité. Le Dieu de Jésus est pour lui

le Dieu d'Abraham et de Moïse, le Dieu des prophètes, le Dieu qu'ont adoré tant de générations successives. Mais, comme les prophètes l'avaient fait avant lui, Jésus nous apporte, de ce Dieu, une révélation plus complète et plus épurée.

Il importe de distinguer entre l'intérêt historique et l'adhésion religieuse. Tel fait, rapporté dans les annales du peuple israélite ou même d'un peuple païen, peut être pour nous non seulement instructif, mais sympathique et respectable. Nous pouvons être édifiés par un acte de piété, de fidélité, accompli par le serviteur d'une divinité dont pourtant nous ne voudrions ni ne pourrions devenir les adorateurs. Nous admirons l'attitude prise, nous louons l'acte de générosité ou de renoncement décrit, mais nous ne nous rendons pas par là solidaires de toutes les conceptions religieuses, peut-être superstitieuses, peut-être même immorales, qui se trouvent dans la religion de la nation et de l'individu en cause.

Or, dans les pages de l'Ancien Testament qui nous sont familières, dans ces récits qui dès notre enfance ont été proposés à notre attention, nous avons rencontré nombre de personnages qui nous sont devenus chers et nombre de faits qui ont été pour nous une source de grand intérêt. Il ne s'ensuit pas que nous ayons le droit de méconnaître la différence entre ces temps reculés et l'époque moderne, entre l'esprit du passé hébreu et l'esprit du christianisme, et de nous faire de Dieu une idée composite, élastique, applicable à des circonstances foncièrement différentes.

Historiquement, nous comprenons qu'un père israélite ait pu considérer comme venant de son Dieu lui-même la suggestion d'immoler en sacrifice son fils bien-aimé ; nous pouvons même admirer que la piété puisse aller jusqu'à un tel degré d'abnégation. Mais nous ne pouvons pas, devant Dieu et en présence de l'Évangile de Jésus-Christ, accepter la pensée qu'une voix, venant réellement d'en haut, ait pu imposer à un homme, à un père, un acte aussi contraire à la notion même de Dieu, lequel d'ailleurs « ne tente personne » (Jacq. I, 13).

Historiquement, nous comprenons que, cherchant à s'expliquer l'obstinée résistance que les récits de l'Exode attribuent à Pharaon, la conscience israélite en soit venue à affirmer que Dieu lui-même endurecît le cœur du monarque. Mais nous ne

pouvons souscrire à ce jugement, persuadés, comme nous le sommes, que Dieu ne peut être l'auteur du mal.

Historiquement, nous comprenons que la même conscience israélite, constatant dans la vie de David un acte considéré comme blâmable et de nature à attirer un châtiment sur le peuple entier, ait été conduite à dire que « l'Éternel excita David... en disant : Va et fais le dénombrement d'Israël et de Juda » (II Sam. XXIV, 1). Nous remarquons du reste que, dans le passage parallèle d'un livre plus tardif, la phrase revêt un tout autre caractère : « Satan... excita David à faire le dénombrement d'Israël » (I Chron. XXI, 1). Et pour nous, une conclusion nette se dégage : si le dénombrement est chose coupable et punissable, on ne saurait en attribuer l'initiative à Dieu. Notre Dieu ne peut être l'instigateur d'un acte répréhensible.

Il serait aisé de multiplier les exemples. On pourrait mentionner les ordres tendant au massacre de populations entières et spécialement l'institution de « l'interdit », cette mesure implacable en vertu de laquelle tous les habitants d'une ville ou d'un territoire conquis devaient être passés au fil de l'épée. On pourrait rappeler la forme de l'intervention attribuée à Dieu dans l'affaire d'Abraham et de Sara avec Abimélec, roi de Guézar (Gen. XXI, 7), et l'approbation donnée par le chant de Débora à l'acte de Jaël, meurtrière de son hôte (Juges V, 24-27 ; comp. IV, 21). La conduite de cet admirable homme de foi et d'énergie qui se nommait Elie, à l'égard des troupes envoyées par le roi Achazia pour se saisir de lui (II Rois I, 9 ss.), ne nous semble pas plus conforme à l'esprit du Christ que celle de son successeur Elisée, maudissant les petits garçons de Béthel (II Rois II, 23-24). Ce qui nous heurte dans ces deux narrations, ce n'est pas tant la nature des sentiments éprouvés par les deux prophètes et leurs actes de dureté, car ils sont hommes et se conforment aux mœurs de leur temps ; mais c'est le fait que Dieu est représenté comme sanctionnant leurs procédés inhumains, de façon à en devenir le complice et même l'exécuteur.

L'anthropomorphisme et l'anthropopathisme jouent un grand rôle dans les pages de l'Ancien Testament. Cela est inévitable. Comment donnerait-on de Dieu une idée quelque peu vivante en demeurant dans les abstractions ? Il est nécessaire de se servir du langage existant et d'employer des termes connus et

compréhensibles; quiconque tenterait de parler de Dieu sans recourir à ce moyen s'exposerait à produire une impression vague, incolore, impersonnelle, en d'autres termes une impression de néant et de mort. Dieu est un Dieu vivant; pour décrire la vie, il faut emprunter des expressions qui servent à parler des êtres vivants. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas un choix à faire et des précautions à observer. Que le langage humain serve à attribuer à Dieu les pensées nobles, les sentiments élevés, les actes bienfaisants que l'on peut décrire au moyen de comparaisons empruntées à l'humanité, rien de plus admissible. Mais qu'on aille jusqu'à le rendre solidaire de nos passions, de nos mœurs si souvent fâcheuses et criminelles, c'est autre chose.

Quand un prophète décrit Dieu, comme c'est le cas dans Esaïe LXIII, 1 ss., en le comparant à un guerrier, vêtu de rouge, proclamant « un jour de sa vengeance », et foulant les peuples dans sa colère en sorte que leur sang jaillit sur ses vêtements, quelle notion de Dieu cette image évoque-t-elle? à quelle distance nous transporte-t-elle du Dieu que nous avons le privilège de connaître, d'adorer et d'aimer!

La guerre a joué un rôle considérable dans l'histoire du peuple israélite depuis ses origines jusqu'au temps où il a cessé d'exister comme nation, disons de Moïse à Titus. Durant cette succession de siècles la pensée de Dieu a été étroitement liée à celle des destinées belliqueuses du peuple. Yahvé n'était-il pas « l'Eternel des armées », le « Dieu de l'armée d'Israël » (I Sam. XVII, 45)? L'un des plus anciens recueils de chants hébreux ne s'appelait-il pas « le Livre des guerres de Yahvé » (Nombres XXI, 14)? La force ne primait-elle pas, pour les Israélites, les autres attributs de Yahvé, si bien que, pourvu qu'il conservât sa place incontestée de Dieu des guerres et des victoires, la dévotion populaire acceptait aisément que les bienfaits des temps de paix, spécialement les riches produits de la culture du sol, vinsent des Baals?

Les tragiques événements contemporains, dont nous sommes les témoins attristés, nous donnent une leçon sévère, mais indispensable. Ils nous apprennent à reviser notre vocabulaire, ou, pour mieux dire et afin de ne pas nous en tenir à la forme extérieure, à rectifier certaines de nos idées sur Dieu lui-même.

Dans ce que nous croyons pouvoir appeler « le courant terrestre » de l'ancienne religion d'Israël, deux traits me semblent caractéristiques, depuis l'époque mosaïque jusqu'à l'apparition des grands prophètes du VIII^e siècle : la conception de Yahvé comme Dieu national et celle de la prépondérance accordée à la force parmi les attributs divins. L'une et l'autre renferment un incontestable élément de vérité et constituent des conditions nécessaires au développement ultérieur de la religion. Mais elles offrent un danger, par le fait même des exagérations qu'on leur a fait subir et de l'exclusivisme qu'on leur a appliqué.

L'idée du Dieu national se dégage de la formule, fréquemment employée : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple ». Cette relation est manifestement conçue comme ayant un caractère moral : elle implique une promesse, un engagement bilatéral, et a pour condition la fidélité de part et d'autre. Le fait même qu'elle est présentée au futur est significatif. Il ne s'agit pas d'un état de choses préétabli, d'un rapport naturel et pour ainsi dire fatal. Le choix, la décision, en d'autres termes la volonté y joue le rôle capital. Un pacte est conclu, lequel présume non seulement l'assentiment des premiers contractants, mais encore l'adhésion sans cesse renouvelée de leurs descendants. Malheureusement, la notion eût-elle revêtu au début ce caractère dans toute sa pureté, elle ne l'a en tout cas pas conservé. La conviction s'est toujours plus fortement implantée que le lien entre Yahvé et Israël était inconditionnel et qu'une commune destinée les rattachait l'un à l'autre. Ainsi la relation perdait son caractère moral et les conséquences néfastes du nationalisme religieux ne manquaient pas de se produire.

D'autre part, et en corrélation avec ce point de vue, il devait arriver et il arriva en effet qu'Israël mit de plus en plus l'accent sur la puissance de son Dieu, envisagé comme son protecteur et son champion dans les luttes incessantes de la nation contre les peuples ennemis. Les exploits des guerriers israélites furent considérés comme s'effectuant sous l'inspiration directe de Yahvé, non seulement quand il s'agit d'une légitime défense (voir par exemple Juges XI, 29 : « L'esprit de Yahvé fut sur Jephthé »), mais encore quand le « haut-fait » n'est autre qu'un acte d'agression brutale (Juges XIV, 19 : « L'esprit de

Yahvé saisit Samson, et il descendit à Ascalon, tua trente hommes, prit leurs dépouilles... »).

L'habitude s'est établie de donner à ces guerriers de l'âge primitif le titre de héros. On désigne par ce nom les juges, le roi Saül et son fils Jonathan, David et « ses vaillants hommes », etc. Or héros est un beau mot, un mot qui évoque des sentiments d'admiration et l'on est insensiblement entraîné à passer de l'admiration à l'approbation, sans se demander suffisamment si, malgré leur éclat extérieur qui frappe les regards et l'imagination, tels actes qualifiés d'héroïques ne sont pas en réalité à blâmer ou du moins à déplorer, plutôt qu'à louer et à imiter. L'héroïsme n'est pas une vertu en soi ; tout dépend de savoir au service de quelle cause il se déploie ; la fin ne justifie pas les moyens, quelque brillants que ces moyens puissent paraître.

On parle parfois de « triste courage ». N'y aurait-il pas aussi un triste héroïsme ? et ne devons-nous pas apprendre à réserver notre assentiment et nos éloges pour des actes qui ne sont pas seulement audacieux, intrépides, dévoués, mais qui se proposent un bon but et sont inspirés par un sentiment juste et noble ?

Ce qui est vrai de la force de l'homme d'armes l'est également de celle qui a sa source dans l'intelligence. Sans aller jusqu'à partager l'admiration que d'autres Sémites (les Arabes par exemple) ont souvent accordée aux voleurs ingénieux et aux menteurs avisés, les Israélites, en relatant leurs traditions ancestrales, semblent avoir vu de trop bon œil les habiletés de leur aïeul Jacob, faisant ses propres affaires aux dépens de son frère Esaü ou de son beau-père Laban. Il importe, dans l'enseignement religieux que nous donnons à nos enfants, de ne pas nous laisser induire à justifier en quelque mesure certains actes de violence ou de ruse sur lesquels les narrateurs de l'Ancien Testament n'ont pas toujours porté un jugement suffisamment sévère. Il est non moins nécessaire, en présence d'exemples trop nombreux, de faire ressortir à quel point les actions et les paroles inspirées par l'esprit de vengeance doivent être tenues pour coupables, alors même que leurs auteurs se montrent animés d'une piété sincère, selon les lumières de leur temps. Il suffira de rappeler, à cet égard, entre beaucoup de passages, les dernières lignes du Psaume CXXXVII.

II

S'il n'y avait, dans les livres de l'ancienne alliance, pas d'autres manifestations de la vie religieuse que celles relevées jusqu'ici ; si le courant terrestre était le seul qui y coulat à pleins bords ; s'il était juste de dire, comme on l'a fait récemment, que tel fait, survenu au cours de la guerre actuelle, pourrait « à bon droit se réclamer de Yahvé, le Dieu d'Israël », tandis que ce n'était que « la caricature de l'esprit chrétien » ; s'il en était ainsi, il y aurait lieu de donner raison à ceux qui, péniblement impressionnés par ces constatations, voudraient enlever à l'Ancien Testament la place qu'il occupe dans l'Eglise chrétienne. On le conserverait, cela va sans dire, comme document historique, comme source d'informations, précieuse et même indispensable ; mais on cesserait d'y chercher édification et inspiration.

Heureusement, nous ne sommes pas réduits à cette douloureuse extrémité. A côté de l'élément humain, il en est, dans ces écrits bibliques, un autre qui se révèle et s'impose à l'attention, au respect et à l'adhésion du lecteur chrétien. C'est là le second courant dont nous avons parlé, celui qui procède de la source la plus haute, celui qui entre en lutte avec les penchants terrestres, avec les vues étroites et partiales, celui qui conduit, de progrès en progrès et de victoire en victoire, à la connaissance de plus en plus parfaite du vrai Dieu et qui achemine l'avènement du culte en esprit et en vérité.

Les excroissances et les déviations que nous avons eu le regret de devoir signaler ne doivent jamais nous faire perdre de vue l'existence d'une loi, sainte et bienfaisante, expression de la volonté d'en haut. Il n'a pas été donné d'emblée au peuple israélite d'en mesurer toute la portée, d'en comprendre la profondeur et d'en tirer les conséquences. Mais nous voyons les serviteurs de Dieu se dresser, avec la plus courageuse résolution, en face des erreurs, des abus, des excès et des injustices. Un Nathan s'élève contre le roi David lui-même, convaincu d'un double crime ; il lui arrache l'aveu de sa faute et le conduit au repentir. Un Elie surgit à l'improviste devant Achab, dénonçant au nom de Dieu le meurtre et la spoliation dont le couple royal vient de se rendre coupable. Le même prophète entreprend

et poursuit, dans son intrépide campagne contre Baal et contre ses adorateurs, la tâche de démontrer que tout vient de Yahvé, rien des faux dieux, et que c'est à Yahvé seul qu'il faut rendre hommage ; après lui, Osée fait ressortir, dans les termes les plus touchants, que seul Yahvé est l'auteur et le distributeur de toutes les bénédictions dans tous les domaines.

Au VIII^e siècle, la grande voix du prophétisme se fait entendre de plusieurs côtés. De la bouche de ces vaillants champions de la vérité sortent les revendications dictées par leur foi en Dieu et par la haute conception qu'ils se font de lui et de ses exigences. Ils s'attaquent avec véhémence aux préjugés séculaires dont se nourrit la piété traditionnelle. Ils ne contestent pas le lien étroit qui unit Israël à Yahvé, mais ils en tirent une conclusion tout autre que leurs compatriotes. Par la bouche d'Amos, Dieu adresse cette parole à son peuple (III, 2) :

Je vous ai choisis, vous seuls, parmi toutes les familles de la terre ;
C'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités.

Et plus loin (IX, 7) :

N'êtes-vous pas pour moi comme les fils des Ethiopiens,
Fils d'Israël, dit Yahvé ?
N'ai-je pas fait sortir Israël du pays d'Égypte,
Comme les Philistins de Capthor et les Syriens de Kir ?

De pareilles déclarations sont significatives : elles sauvegardent la pleine réalité de la relation établie entre Yahvé et Israël, mais elles battent en brèche les fausses conséquences qu'un nationalisme exclusif avait tirées d'un fait vrai en soi. Elles insistent sur le caractère moral de cette relation, et soulignent le principe essentiel qu'il n'y a pas de droits sans devoirs. Les malheurs d'Israël ne sont pas l'œuvre de ses ennemis, et encore moins celle des dieux de ces peuples. C'est Yahvé lui-même qui soumet la nation de son choix aux châtiments qu'elle a mérités, et, s'il agit ainsi, c'est qu'il est avant tout le Dieu de la justice. Toutefois la justice, selon les prophètes hébreux, ne consiste pas seulement à rendre d'une façon stricte à chacun ce qui lui est dû. Elle a une aspiration plus haute : elle tend à la suppression du mal et à l'avènement du bien. Il en résulte que la puni-

tion infligée au coupable n'est pas seulement la sanction inhérente à la notion de loi, mais qu'elle se propose la correction et la régénération de celui qui la subit ; en d'autres termes elle est une épreuve, dure mais salutaire. La justice n'est donc pas conçue par les prophètes comme contrastant avec la clémence, la miséricorde et l'amour. Osée, qui fait ressortir avec tant de chaleur la notion du Dieu qui aime, accentue tout particulièrement ce but de purification. C'est lui qui met dans la bouche de Dieu cette déclaration sublime (XI, 9) :

Je suis Dieu et non pas homme ;
Je suis le saint au milieu de toi ;
Je ne viendrai pas avec colère (ou, d'après une autre interprétation :
pour exterminer).

Lorsque, peu d'années plus tard, Esaïe éleva la voix, dans Jérusalem menacée, pour faire connaître les desseins de Dieu, il proclama, avec plus de netteté encore et de force que ses devanciers, la souveraineté universelle de Yahvé. Telle est en effet la signification du chant céleste que, dans une vision, le prophète entend sortir de la bouche des séraphins (VI, 3) : Yahvé seul est saint, seul divin, seul Dieu ; le domaine de sa majesté, c'est la terre entière. Quand la formidable puissance assyrienne surgit à l'horizon, prête à envahir, dans sa marche vers l'Égypte, toute l'Asie occidentale, Israël, puis Juda passeront par une crise terrible. Mais ce ne sont pas, comme on l'eût supposé en d'autres temps et dans d'autres milieux, les dieux étrangers qui déchaînent ces masses conquérantes ; c'est Yahvé lui-même. L'Assyrie est « la verge de sa colère » (Es. X, 5) ; l'œuvre qu'elle accomplit est l'œuvre du Seigneur (X, 12). Quand le but aura été atteint, l'instrument sera brisé et « le reste d'Israël » reviendra à Dieu (X, 20-21).

Ce qui domine l'horizon prophétique, c'est la perspective d'une ère bénie où la justice règnera, où la terre sera remplie de la connaissance de Yahvé, où le roi terrestre, que Dieu aura revêtu de son esprit, jugera avec équité et droiture, où querelles et injustices disparaîtront ; et non seulement il en sera ainsi « sur toute la montagne sainte de Yahvé », mais les nations y afflueront ; elles ne tireront plus l'épée l'une contre l'autre et l'on n'apprendra plus la guerre.

Un nouvel idéal est substitué à celui d'autrefois. La force, la victoire, la domination ne sont plus les biens proposés aux efforts et aux espérances d'Israël. Justice, droiture, obéissance, fidélité, connaissance de Dieu (c'est-à-dire expérience de sa vraie nature et communion avec lui), telles sont les paroles coutumières et significatives dans la bouche des prophètes, tel est leur leitmotiv. Et, dans un passage dont la date et l'auteur sont controversés, mais qui est une des perles les plus précieuses du recueil des prophètes (Es. XIX, 25), les deux grands empires païens, les peuples oppresseurs sont associés à Israël dans les promesses de bénédictions :

L'Éternel des armées les bénira, disant :
 Bénis soient l'Égypte, mon peuple,
 L'Assyrie, œuvre de mes mains,
 Et Israël, mon héritage.

Si c'est là, avant tout, le programme présenté à la nation dans son ensemble, le moment ne tardera pas à venir où, avec maints psalmistes, avec Jérémie, avec Ezéchiel, la même tâche est présentée à la conscience individuelle. Nous lisons au livre de Michée (VI, 8) :

On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien,
 Et ce que Yahvé demande de toi :
 C'est que tu pratiques la justice,
 Que tu aimes la miséricorde,
 Et que tu marches humblement avec ton Dieu.

A son tour Jérémie rend un témoignage analogue (IX, 23-24) :

Ainsi dit l'Éternel :
 Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse,
 Que le fort ne se glorifie pas de sa force,
 Que le riche ne se glorifie pas de sa richesse.
 Mais que celui qui veut se glorifier se glorifie
 D'être intelligent et de me connaître,
 De savoir que c'est moi, Yahvé,
 Qui fais sur la terre bonté, droit et justice :
 Car c'est à ces choses-là que je prends plaisir, dit Yahvé.

On le voit : profonde est la modification survenue ; sans hyperbole il est légitime de parler de réformation et de transfor-

mation. Il serait cependant injuste, — et historiquement inexact, — de méconnaître que, grâce à quelques-uns de ses meilleurs éléments, l'ancienne religion d'Israël, celle qui a précédé l'ère prophétique, a providentiellement préparé les voies à cette étape nouvelle et que, si un tel progrès a pu s'accomplir, c'est que des germes féconds avaient, dès l'âge mosaïque, été déposés dans le sol.

Ainsi, l'influence directe d'en haut s'est fait sentir dès l'origine ; ce que nous appelons le courant divin n'a pas commencé seulement avec les prophètes du IX^e et du VIII^e siècle, mais il s'est incontestablement renforcé à partir d'Elie et surtout d'Amos.

Après ceux-ci, un pas en avant va encore être fait. De la notion de force, on avait passé à celle de justice ; avec Osée, avec l'école deutéronomique, on était même arrivé au Dieu qui aime et qu'on doit aimer « de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force ». Maintenant il faut aller plus loin et mettre en relief l'idée de l'humilité et de la souffrance. Déjà Jérémie, dans ses paroles et surtout dans sa vie, rend un éclatant hommage au rôle de l'épreuve dans l'éducation de l'homme et dans la préparation du royaume de Dieu. Il est, au cours de sa longue carrière d'apôtre et de martyr, il est un homme de douleurs. La semence qu'il répand est féconde. Son successeur immédiat, Ezéchiel, d'une façon moins pathétique sans doute mais avec une éloquence incisive, agit dans le même sens. Toutefois c'est surtout le prophète de l'Exil, le Second Esaïe, qui, continuant Jérémie, s'élève plus haut encore et trace, pour aboutir à la victoire finale, le douloureux sentier sur lequel doit s'avancer le Serviteur de l'Eternel. Sa voix est celle du consolateur, qui montre, par delà les temps d'humiliation et d'adversité, l'aurore des temps nouveaux. *Per crucem ad lucem*, tel est le thème fondamental de sa prophétie et l'on a pu à juste titre l'appeler l'Évangéliste de l'ancienne alliance. Ses appels et ses promesses sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les citer ici ; le passage capital de son œuvre (LII, 13-LIII, 12) est présent à la mémoire de chacun. Qui niera qu'il s'en dégage une impression d'héroïsme ? mais d'un héroïsme bien différent de celui qui se manifeste dans les exploits guerriers. En l'écoutant parler ainsi et décrire les souffrances de la pure et noble victime, on

entend résonner par avance les accents du Sermon sur la montagne, et il semble que, debout au bord de la Voie Douloureuse, on regarde passer le cortège en marche vers le Calvaire.

Plus de cinq siècles devaient encore s'écouler avant que cet enseignement d'une portée si haute vint s'incarner en Jésus et trouver en lui son couronnement. Durant cet intervalle, la parole du Second Esaïe n'a pas éveillé autant d'échos qu'on aurait pu le souhaiter. Les préoccupations religieuses du judaïsme se sont tournées vers d'autres problèmes. Il importe toutefois de relever, dans le livre des Psaumes, de nombreux passages mettant en lumière le rôle des humbles, de ceux qui, appelés à vivre dans l'obscurité, souvent même dans la misère et sous l'oppression, n'en sont pas moins l'objet de la sollicitude et de la bénédiction divines, en raison de leur foi, de leur soumission et de leur inébranlable espérance.

D'autres problèmes, disions-nous, attiraient et retenaient l'attention des Juifs de la période postexilique. Sous une forme nouvelle, l'ancienne idée du Dieu national reparait à cette époque. Plus que jamais, Yahvé est revendiqué comme le Dieu du peuple élu. Ce n'est plus, il est vrai, en face des divinités étrangères : le néant de celles-ci est désormais un fait acquis, une vérité évidente. Mais si le Dieu d'Israël est incontestablement le seul, le maître souverain du ciel et de la terre, son peuple ne doit-il pas conserver une position privilégiée, et les autres nations se contenter d'un rang inférieur ? Cette conception particulariste tend à s'emparer des esprits, elle jouit d'une manifeste faveur et entre pour une large part dans l'élaboration de la doctrine pharisaïque. Un patriotisme exclusif, aux vues étroites, trouve son compte dans ce système. Plusieurs faits caractéristiques sont là pour illustrer cette tendance, à laquelle n'échappent pas complètement certains personnages d'ailleurs fort sympathiques, tels que Néhémie. Le livre d'Esther constitue, dans le même sens, un témoignage encore plus décisif. Mais l'esprit prophétique n'a pas cessé de souffler : il se manifeste dans ce merveilleux plaidoyer qu'est le livre de Jonas. Que nul ne se laisse arrêter par certains détails surprenants qui émaillent ces quelques pages ; que l'on s'attache bien plutôt à la leçon sublime qui s'en dégage, celle d'un Dieu de miséricorde qui étend ses compassions sur toutes ses créatures, qui prend

pitié d'une grande cité païenne et qui, pour emprunter un mot d'Ezéchiel, ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie.

La tendance particulariste n'est pas, au sein du judaïsme, la seule manifestation du courant réfractaire à l'action révélatrice de Dieu. Dans un autre domaine encore on constate une opposition sans cesse renaissante et croissante aux principes de haute spiritualité qu'avaient mis en lumière les prophètes de la grande époque. Les uns après les autres, ceux-ci s'étaient élevés contre le formalisme, avaient démontré l'inanité des rites et des sacrifices et affirmé que la véritable piété ne consistait pas à accomplir minutieusement les multiples ordonnances de la loi. Amos, Osée, Esaïe, Jérémie, tous avaient abondé dans ce sens. Mais l'instinct légaliste survécut à ces protestations des consciences les plus étroitement en communion avec Dieu. Au sein de la communauté juive, plusieurs siècles durant, un système d'observances, toujours plus rigoureuses, s'établit souverainement : autre trait du pharisaïsme non moins caractéristique que la tendance particulariste. Ici encore, la parole décisive devait être prononcée par Jésus. Au particularisme, il a répondu par ces mots adressés à la Samaritaine : «...ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité » (Jean IV, 21, 24). Au légalisme, Jésus a opposé cette parole : « Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (Jean XV, 17).

Arrivé au terme de cette étude j'en mesure à regret toute l'insuffisance ; pour traiter un pareil sujet, il faudrait écrire un volume ; il faudrait tout au moins pouvoir entrer dans les détails, faire ressortir les nuances, tenir compte de maintes circonstances particulières, atténuer les appréciations trop sommaires. Et pourtant, il me sera permis d'espérer que cette course rapide au travers des siècles et des livres n'aura pas été tout à fait infructueuse. Puisse-t-elle avoir fait constater, une fois de plus, « comment, au travers de tous les obstacles, en dépit même de reculs temporaires et d'obscurcissements partiels, avec le concours des hommes sans aucun doute, mais souvent aussi à leur insu et même contre leur gré, le Dieu vivant et vrai s'est dévoilé pas à pas à ces Israélites des anciens âges,

en attendant de parler aux hommes comme un père à ses enfants par Notre Seigneur Jésus-Christ ».

Ce vœu, que je reproduis en me l'appropriant, je l'emprunte à la conclusion d'une étude sur un sujet analogue (voir *Les étapes de la révélation en Israël*, 2^e éd., 1908, p. 39-40), due à M. le professeur Henri Vuilleumier, que nous tous, théologiens suisses de l'Ancien Testament, nous saluons comme notre doyen vénéré et auquel nous apportons ici l'hommage de notre reconnaissance et de notre respect.

LUCIEN GAUTIER.
